



© Stanley Morgan

SUMAYA AL-ATTIA

SUMAYA AL-ATTIA, COMÉDIENNE ET AUTRICE FRANCO-JORDANIENNE, EST UNE FIGURE BIEN CONNUE DES SPECTATEURS, SPECTATRICES DU THÉÂTRE DE L'UNION, OÙ ELLE A INCARNÉ DES RÔLES MARQUANTS AU FIL DES SAISONS. APRÈS SES PERFORMANCES DANS *JE CRÉE ET JE VOUS DIS POURQUOI*, *LA FIN DU PRÉSENT*, ET PROCHAINEMENT DANS *1200 TOURS*, SON PARCOURS ÉVEILLE UNE CURIOSITÉ GRANDISSANTE.

AUJOURD'HUI, NOUS VOUS INVITONS À EN APPRENDRE D'AVANTAGE SUR CETTE ARTISTE, À TRAVERS SON TRAVAIL DE COMÉDIENNE, MAIS AUSSI UNE AUTRE FACETTE DE SON ŒUVRE, CELLE D'AUTRICE, OÙ ELLE INTERROGE ET EXPLORE LES FRONTIÈRES ENTRE CULTURE ET MÉMOIRE.

ENTRETIEN

SUMAYA AL-ATTIA

Alors, comment s'est faite ta première rencontre avec le théâtre et qu'est-ce qui t'a inspiré à suivre cette voie ?

Sumaya Al-Attia : Ma première rencontre avec le théâtre remonte à ma petite enfance, en Jordanie. J'avais à peine trois ans, peut-être cinq, et à l'école, nous avions un professeur de théâtre : Saad Abbas. Il était irakien, un artiste aux multiples talents – dramaturge, metteur en scène, comédien, et technicien.

Saad Abbas avait quitté l'Irak, contraint par le régime et la situation politique du pays. Après quelques années d'errance, passées notamment au Koweït, il a trouvé refuge en Jordanie. C'est là qu'il s'est retrouvé à enseigner dans mon école et a introduit le théâtre dans nos vies dès la maternelle. On travaillait sur des comptines, des petites histoires comme *Boucle d'Or et les Trois Ours*. Je me sentais déjà à l'aise sur scène.

En primaire, il montait des spectacles de fin d'année qu'il écrivait spécialement pour les enfants. Tout le monde y participait : sur scène ou en coulisses. Je me souviens particulièrement d'un rôle qu'il m'a confié alors que je n'avais que six ans, dans le spectacle des élèves les plus âgés. J'incarnais l'Oiseau de la Connaissance, un personnage acrobatique pour lequel j'ai dû travailler un texte en arabe littéraire. Je me souviens encore des répétitions, de ma mère qui m'aidait à apprendre mon texte, et de cette cage suspendue dans laquelle je jouais.

Cette expérience a été un déclic. Grâce à Saad Abbas, le théâtre a pris une place essentielle dans ma vie, et je n'ai jamais voulu faire autre chose.

Dans ton parcours, tu cites Saad Abbas, mais aussi Jane-Ann Heffernan ?

Oui, Saad Abbas m'a initiée au

théâtre très jeune, et plus tard, au lycée, j'ai rencontré Jane-Ann Heffernan. Elle enseignait le théâtre physique : le mouvement, le mime, le clown... Ce qui m'a marquée, c'est qu'elle m'a appris à m'exprimer par le corps, pas seulement par le texte.

Mon école, l'Amman Bacalureate School, était bilingue. On étudiait principalement en arabe au primaire, mais tout basculait en anglais au lycée, y compris le théâtre. Là-bas, le théâtre n'était pas une option : tout le monde devait en faire, que ce soit sur scène ou en coulisses, jusqu'à la fin du collège. Au lycée, cela devenait optionnel.

C'était une formation éclectique. Il y avait des profs qui se concentraient sur la comédie musicale, ce qui me plaisait moins, mais aussi des projets en arabe et en anglais. Je participais à tous les spectacles de fin d'année, et cela a nourri ma passion. Je n'ai jamais fait d'école de théâtre à proprement parler, mais cette expérience pratique, dès l'enfance, m'a offert une base très riche.

Qu'est-ce qui t'a amenée à quitter la Jordanie pour venir en France, et comment s'est fait ce choix ?

Mon père est franco-irakien, ma mère jordanienne, d'origine syrio-kurde albanaise. Je suis née en Jordanie avec la nationalité française, transmise par mon père, puisque là-bas, la mère ne peut pas transmettre sa nationalité.

J'ai grandi en Jordanie, entourée de dialectes irakien et jordanien, mais aussi avec ma grand-mère française, très présente dans notre maison familiale. Pourtant, dès mes 12 ans, j'ai ressenti le besoin de partir. Je percevais une différence dans le traitement entre mes frères et moi, pas dans ma famille, mais dans la société. Ma mère m'encourageait à comprendre ces injustices et à lutter contre elles, mais j'avais l'impression de ne pas être au bon endroit pour le faire.

Partir en France, c'était chercher une liberté, loin de mon entourage, dans une langue que peu maîtrisaient autour de moi. Et puis, il y avait un lien avec ma grand-mère, qui est décédée quand j'avais 16 ans. Ça a renforcé mon envie de renouer avec mes racines françaises.

En 2006, après des demandes dans plusieurs universités, j'ai choisi Paris. Je ne maîtrisais pas encore bien la langue, mais c'était pour moi un mélange d'échappatoire et de retour aux sources.

Tu as évolué dans des esthétiques contemporaines et expérimentales, notamment avec la réalité virtuelle et des systèmes audio immersifs. Comment abordes-tu ce type de projet en tant que comédienne ?

Je ne le vois pas vraiment comme spécifique, en fait. C'est devenu tellement intégré à ma façon de travailler, notamment avec le Collectif INVIVO et Aurélie Van Den Daele. J'ai commencé à travailler avec INVIVO en 2016-2017 sur leur création *24/7*, et c'est à ce moment-là que j'ai vraiment adhéré à leur approche.

Je trouve qu'il y a une vraie cohabitation entre la technique et l'interprétation. Parfois, on peut avoir l'impression que la technique prend trop de place, mais pour moi, c'est plus une question de complémentarité. Ces dispositifs, certes complexes, deviennent presque un privilège, car cela me permet de voir tous ces métiers se mettre en place, ce qui enrichit mon propre travail.

J'ai appris à intégrer la technique sans la laisser dominer, en apportant aussi de la créativité. Ça m'a permis de comprendre que la technique est un outil supplémentaire, qui ouvre des portes pour mon interprétation. Bien sûr, ce n'est pas le même travail avec INVIVO et Aurélie, mais les deux m'offrent des moyens d'approfondir et de renouveler mon approche.

Je trouve que, loin d'être des contraintes, ces dispositifs sont des opportunités. Ils permettent d'élargir ma palette et d'ajouter de nouvelles dimensions à mes performances. Et surtout, j'apprécie cette nécessité d'écoute, de coordination avec les autres corps de métier, pour que rien ne prenne le dessus.

Cela peut sembler différent pour le spectateur, mais pour moi, c'est devenu une partie intégrante de mon vocabulaire artistique.

Tu as repris un rôle dans 1 200 tours, un projet où l'équipe était déjà bien établie. Comment as-tu abordé cette reprise de rôle ?

C'est la première fois que je fais une reprise de rôle, donc je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Mais je me suis dit qu'il fallait que je me lance et que j'essaye de comprendre comment m'y prendre. Le fait que je travaille déjà régulièrement avec Aurélie m'a donné une certaine confiance. J'avais aussi une idée du terrain de jeu, même si je n'avais pas vu le spectacle avant.

Quand Aurélie m'a proposé le rôle, j'ai d'abord lu la pièce, puis regardé la captation, ce qui m'a permis de découvrir le spectacle dans son ensemble. Le rôle de cette députée m'a beaucoup intéressée, et j'ai vu là une vraie occasion de me challenger. Je me suis dit que je pourrais intégrer des éléments de mon passé d'athlète, ce qui pourrait amener quelque chose de nouveau au personnage.

Même si le cadre était déjà bien établi, je savais qu'Aurélie me laisserait de l'espace pour proposer. L'idée était d'ajouter quelque chose à ce qui existait déjà. Bien sûr, la pression n'était pas la même qu'en création, mais elle n'en était pas moindre pour autant. Il y avait aussi un grand besoin d'être attentive aux détails du spectacle, comme les entrées, les répliques, les sons... Heureusement, l'ambiance était très bienveillante !

Mon appréhension résidait dans la peur de ne pas être au bon endroit au bon moment, mais je me suis sentie soutenue par le travail d'Aurélie et de l'équipe technique. Grâce à cette confiance, j'ai pu me concentrer sur mon propre travail d'interprète, sans me laisser submerger par ce que je ne pouvais pas maîtriser.

En ce qui concerne la dimension physique du rôle, je craignais de ne pas tenir la cadence, mais je me suis bien préparée avec Nicolas. Étant athlète dans ma jeunesse, je savais que c'était faisable, même si je devais être plus attentive à certaines zones de mon corps, car, on vieillit ! Mais

au final, tout s'est très bien passé, et l'énergie dans l'équipe était vraiment agréable.

Parle-nous de .REKORD, ton projet où tu explores des souvenirs familiaux à travers une expérience théâtrale immersive. Comment ce projet est-il né ?

En juin 2022, je suis partie en Jordanie pour interviewer mon père. Je voulais comprendre comment lui et sa famille avaient quitté la France pour l'Irak. Mon père, né à Clermont-l'Hérault en 1958, a quitté la France à 8 ans avec ma grand-mère pour rejoindre son père en Irak. Ils ont voyagé en avion jusqu'à Beyrouth, puis de Beyrouth à Bagdad en voiture. Mon père m'a raconté cette histoire en détail, et c'est à ce moment-là que j'ai été fascinée par le modèle de voiture qu'ils avaient : une Opel Rekord. Cela a été le point de départ pour imaginer un récit autour de ce départ, ce déracinement, et surtout du point de vue d'un enfant de 8 ans, ce qu'il a vécu.

Tu as aussi choisi d'intégrer deux langues, le français et l'arabe, dans la pièce. Pourquoi ?

Le texte est bilingue parce que cela fait partie de mon vécu. Mon père et ma grand-mère ne parlaient pas arabe au début, donc leur arrivée en Irak a aussi signifié un déracinement linguistique. Ce changement brutal de langue a été un défi pour eux, et cela m'a touchée. J'ai vécu une expérience similaire en arrivant en France, où je devais apprendre une nouvelle langue. Le fait d'intégrer ces deux langues dans la pièce, c'est aussi pour refléter cette réalité, et le rôle de l'arabe dans l'histoire de ma famille.

Dans le dossier de la pièce, tu abordes l'impact de la guerre en Ukraine. En quoi cela a-t-il résonné dans ton projet ?

Quand la guerre en Ukraine a éclaté, cela m'a fait réfléchir à l'exil et au déplacement. Je me suis dit : "Si je devais fuir la France, où irais-je ?" Je me suis aussi interrogée sur l'histoire de ma grand-mère, qui a quitté la France pour l'Irak sans être contrainte par une guerre, mais par d'autres facteurs. Ce contexte de guerre m'a poussée à regarder

à l'intérieur de moi-même et à penser à ce que signifie vraiment avoir plusieurs pays, plusieurs chez-soi.

Et pour revenir au projet .REKORD, en octobre 2024, nous avons fait une résidence dans le Gers à Fleurance, au Théâtre Le Méridional. C'était la première fois que l'ensemble de l'équipe, comédiens, créateurs et techniciens, se retrouvait. On a pu tester un tiers du texte sur le plateau. C'est durant cette résidence que j'ai eu l'idée d'intégrer la voix de mon père, que j'avais enregistrée, pendant le spectacle. Cela me permet de diffuser son récit tel qu'il me l'a raconté, et le texte, bien que modulable, s'adapte en fonction du plateau.

Pour moi, le travail sur la voix a toujours été central, et avec INVIVO, c'était déjà présent. Mais ici, l'idée était d'entendre la voix de mon père à travers ses enregistrements de juin 2022, pour créer une immersion dans son vécu, tout en proposant une représentation singulière sur scène.

Concernant la narration, j'avais initialement prévu une voix-off de narratrice en arabe. Mais après avoir ajouté la voix de mon père, j'ai changé d'approche. J'ai préféré projeter les fragments de texte, écrits comme des poèmes, sur un tulle en français et en arabe, afin d'unir symboliquement l'Est et l'Ouest. Cela a apporté une nouvelle dimension au spectacle, donnant au public le temps de lire et de réfléchir sur ces fragments, tout en ajoutant une autre forme de narration.

Les deux langues se répondent, et je trouve intéressant de les voir côte à côte, car elles racontent l'histoire de manière différente mais complémentaire. Aujourd'hui, l'arabe et le français sont mes langues maternelles, et l'anglais est presque devenu ma troisième langue.

LA CRÉATION DE .REKORD SE FERA AU THÉÂTRE DE L'UNION EN 2025, EN COOPÉRATION AVEC LES ZÉBRURES D'AUTOMNE.

POST SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

«Je voulais que le spectacle reflète ma propre histoire, celle de ma famille, avec cette tension entre les langues, le déracinement et le retour aux racines.»

Sumaya Al-Attia, actuellement à l'affiche de *1 200 tours*, nous dévoile en avant-première sa prochaine création *.REKORD*. Un projet théâtral immersif où elle explore les souvenirs familiaux, l'exil, et le mélange des langues et des cultures qui ont marqué son parcours.

Dans cet entretien, elle nous parle de ses inspirations, de son travail sur la voix et de la manière dont elle mêle l'intime et l'universel dans son œuvre.

Cliquez sur le lien pour lire l'entretien complet !

#Théâtre #1_200Tours #.REKORD#Création #Exil #Déracinement
#Artiste #Langues #Culture